

**Fabrice Farre** est né le 7 novembre 1966, à Saint-Etienne. Docteur en littérature (Lettres et civilisations étrangères), traducteur et fonctionnaire d'Etat, ses textes paraissent pour la première fois dans la revue stéphanoise *Aires* (numéros 10 et 12). Après un long silence d'une vingtaine d'années, il envoie à la revue *Incertain Regard* de nouveaux textes qui seront édités dans le numéro 0, en 2009. On le retrouve, ensuite, dans *Pyro* (Editions Le Grand incendie , n°26-27 ) et sur les sites littéraires *Ecrits...Vains ?* (avril 2011), *Francoopolis* , *Les états civils* (au n°8), *Libelle* (n°224), *Voxpoesi*, *Incertain Regard* (n°3 de juin 2011). Les revues *Décharge* et *Verso* ont décidé de l'accueillir, respectivement, pour 2011 et 2012. Il crée son propre blog afin de présenter son travail et d'accueillir à l'avenir ses nombreuses lectures, aussi bien françaises qu'étrangères, dans le souci de partager et de défendre ardemment ce qui est essentiel à ses yeux : la poésie.

## POÈMES

### I - *Autres*

Le chemin bonhomme, le chemin à suivre ou à tracer s'il le faut  
bonhomme, toi-même route à travers les autres et  
les choses,  
le chemin retrouve tous les jours tous ceux qui espèrent sur ton corps  
tu les perçois qu'ils avancent, le chemin bonhomme avance  
plus vite que toi

## II - Masque

En revenant

tu viendrais espérer

et le soir serait calme

la terre sur le ciel

les toits sur les maisons vides

la chambre seule dans l'océan du bruit

ton histoire sans la mienne

juste pour te connaître à l'endroit

### III -

Tu lis dans les livres que la nuit arrive comme un drap  
tiré que les maisons se prennent pour des montagnes  
les arbres pour des hommes plus grands encore que  
tu te hasardes dans cette nature littéraire et ton  
cœur bat au milieu d'un mot que le mot vit soudain  
que tu deviens le lecteur de ton histoire que l'histoire  
n'a jamais été aussi vraie tandis que le livre disparaît  
que la nuit comme toi reste que par elle tu passes  
sans dire une parole

#### **IV – *Non***

Jamais un seul lieu  
ne nous appartient  
nous faisons bagage  
les arbres semblent  
nous suivre. Au sommet  
des feuilles qui changent  
de vert et de mots au vent  
nous pensons nous fixer  
mais à quoi bon rester  
alors qu'à chaque seconde  
nous ne sommes jamais identiques ?

**V – Morceau**

La voix de la rue en éveil les camions  
qui ont déchargé et repartent la  
publicité des couleurs et de l'été  
à venir bientôt aux façades  
les lumières suspendues qui cèdent  
au jour dans les rouages du réveil,  
depuis la fenêtre qui oublie les murs et la nuit  
et celui qui observe juste  
avant que le café ne finisse de couler

## VI - *Pullman*

Elle disait le pullman, cet animal mécanique  
et jaune qui arrivait en klaxonnant ; celui qui repartait  
dans la roche percée par le ciel pour rejoindre  
les bruits de la ville, chargé de visages qui parlaient  
le même langage que là-bas, de l'autre côté où le soleil  
n'a pas de trêve. Quand au retour Andrea en descendait,  
de cette ville inconnue, assise froissée à ses côtés sur un siège du pullman,  
la vie et l'enfance meilleure, le désordre d'une joie loin  
de tout, étaient en vrac dans ses sacs de toile qu'il ouvrait  
d'un coup, généreusement, et c'étaient les mêmes sacs que les ouvriers  
gardaient jalousement sous le bras pour aller travailler. Un jour  
nous étions tous partis par le pullman, et elle aussi. Elle répète  
encore, je l'entends, « *le pullman, le pullman* ».

## VII - *Marche*

Voilà que je marche, car je n'en peux plus  
je n'en veux plus de ne plus dire. Mes  
poches sont vides, alors elles ne m'appartiennent  
plus. Je me vois avancer plus vite que moi  
dans l'espace plus ouvert. Je cherche matière  
par la parole qui ne tient pas, désormais,  
et le cri du merle me surprend :  
je ne cherche pas à savoir ce qui se cache  
dans l'ombre murée qu'il délaisse, collée aux taillis.

## VIII – *Infime*

L'air est chaud, il vient pousser  
nos os jusqu'à l'ombre. Les vaches  
sonnent une messe de lumière et  
Crouzillac est au bout du doigt. Un  
verre de Coca Cola nous rend plus vivants  
et la buée sur les verres nous aide à  
faire des desseins proches de l'avenir.  
Dans les bulles le présent grouille déjà.



## **IX - *Ego***

Les feuilles flottaient dans l'air dur :  
j'aurais aimé être si léger, même  
sans tenir à la branche qui elle-même  
dépend de la terre.

J'aurais tant donné, ne pensant  
jamais pouvoir flotter de la sorte,  
pour ne jamais  
revenir à moi, alors.

## **X - Jour cent...**

Les maisons sont basses, les herbes  
les soutiennent. Certains passant par  
hasard entrent par les portes, d'autres  
sortent par les fenêtres. Je m'entraîne  
même à croire que pas grand-chose  
existe. Lucilia<sup>1</sup>, aussi hostile  
que le latin à mes yeux, survole  
ces petits riens  
de la taille de ce que je suis, parfois,  
lorsque les choses et moi ne m'appartiennent plus.

---

<sup>1</sup> : *Lucilia caesar*, ou mouche verte, appelée vulgairement « mouche à merde ».

La pizzeria, serrée entre les immeubles hauts,  
qui ne paie pas de mine mais où don Cesare  
fait de l'humour comme les pizzas qui ne volent  
pas sur ses doigts, le feu dans le four aux flammes  
aussi grandes que nos yeux cherchant une  
meilleure fin pour cette journée collée sur  
nos têtes, nos voix chuchotent seulement  
et notre appartement sous tous  
ces étages longs, à deux pas, entre ciel et terre,  
en attendant, comme le grand froid, que le  
monde grandisse davantage. Pour le moment  
c'est du réel que nous revenons. Nos nuits  
seront chaudes, c'est certain, comme la braise  
basse.